

YON, Armand, *Le Canada français vu de France (1830-1914)*.  
Vie des Lettres québécoises, 15. Québec, Les Presses de  
l'Université Laval, 1975. 237 p. Bibliographie, index. \$8.00

Sylvain Simard

Volume 30, Number 3, décembre 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303554ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303554ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Simard, S. (1976). Review of [YON, Armand, *Le Canada français vu de France (1830-1914)*. Vie des Lettres québécoises, 15. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1975. 237 p. Bibliographie, index. \$8.00]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 30(3), 432–435. <https://doi.org/10.7202/303554ar>

YON, Armand, *Le Canada français vu de France (1830-1914). Vie des Lettres québécoises*, 15. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1975. 237 pages, bibliographie, index. \$8.00.

Ayant vécu de nombreuses années à Paris, monsieur Armand Yon a eu l'idée originale et intéressante de consacrer ses loisirs à l'étude des écrits français sur le Canada. Ce sont les résultats de cette recherche qu'il publiait dans la RHAF de 1964 à 1967 et que reprennent les Presses de l'Université Laval. Autant à cause de l'actualité renouvelée du sujet que de la relative rareté des publications qui lui sont consacrées, le livre de monsieur Yon ne peut manquer d'attirer l'attention de plusieurs lecteurs.

Corrigeons au départ la fausse impression que pourrait suggérer l'avant-propos de l'auteur: il s'agit bien ici de la reprise, à quelques détails près, des articles de 1964 et 1967. Si le livre est plus pratique et plus facile d'accès, le chercheur n'y trouvera rien qu'il n'avait déjà à sa disposition. Cela est dommage, car si les articles innovaient et faisaient le point sur la recherche antérieure, la nouvelle publication ne tient aucunement compte des travaux, souvent inédits, il est vrai, des dernières années<sup>1</sup>.

L'auteur a voulu par ses 237 pages faire comprendre à ses lecteurs dans quelle mesure le Canada et ses habitants furent « connus et appréciés — favorablement ou non — des Français qui en ont écrit et parlé? Et pourquoi? ».

Malgré l'abondance et l'originalité de la documentation, il faut bien admettre qu'il ne réussit pas très bien à faire ressortir clairement les principaux contours du portrait qu'il veut tracer. L'abondance des détails plus ou

---

<sup>1</sup> Nous songeons ici aux travaux de Jacques Portes, Gabriel Dussault, Benoît Lévesque et de l'auteur de ce commentaire.

moins signifiants, l'impressionnisme des multiples présentations faites sans aucun effort de systématisation et l'absence d'un cadre d'analyse clairement énoncé limitent considérablement la portée d'un tel ouvrage.

Les deux divisions principales de l'ouvrage [«L'ère du sentiment 1830-1880» et «Une ère de critique 1880-1914»], même si elles ne forment pas des catégories exclusives, auraient pu cependant permettre une approche chronologique traditionnelle fort valable. Les divisions internes retenues, surtout dans la dernière partie, s'éloignent cependant de cette présentation et démontrent une certaine faiblesse méthodologique. Monsieur Yon classe les auteurs qu'il nous fait connaître selon des catégories très peu heuristiques : artistes, médecins, ecclésiastiques, touristes, hommes de lettres, universitaires, ce qui à la longue fait ressembler le tout à un simple catalogue. L'homme de lettres, prenons l'exemple de René Bazin, pouvant être en plus journaliste et touriste (et ils le sont tous...), on peut voir le faible degré de pertinence d'une telle organisation de l'information. Même les présentations purement historiques sont assez peu convaincantes. Ainsi, on aurait été en droit d'attendre du chapitre consacré au voyage de *La Capricieuse* qu'il analyse sérieusement les répercussions en France de la mission Belvèze. On a plutôt droit à la classique description des discours et réceptions qui marquent le voyage mais il y est très peu question des réactions suscitées en France même, ce qui devait faire l'objet de son livre. Il s'agit bien davantage de la France perçue par les Canadiens. De plus, aucun document, et pour cause, ne vient appuyer l'assertion voulant que les commentaires de Jean-Jacques Ampère et le «succès» de la mission Belvèze aient pu «disposer favorablement les Affaires étrangères». Il est au contraire permis de croire que c'est afin d'attendre que l'enthousiasme des Canadiens soit refroidi que la création du consulat à Québec fut retardée jusqu'en 1859<sup>2</sup>.

Quelques contradictions font aussi sursauter le lecteur. Alors, par exemple, qu'au début de son troisième chapitre, première partie, Yon parle d'«un tableau bienveillant, parfois idyllique, du Canada français, avec souci évident de n'y pas signaler les ombres», qu'auraient brossé les auteurs français avant 1880, il affirme, quatorze pages plus loin, que Duvergier de Hauranne, «comme tant d'autres témoins..., ne croit pas à la survivance de la race française en Amérique» !

L'impressionnisme le plus complet règne dans la présentation des auteurs : alors que Xavier Marmier est «honnête et bienveillant», Adolphe de Puibusque «un gentilhomme de belles manières et un fervent catholique», J.-J. Ampère, le «fils sentimental et littéraire d'un grand savant», Rémy de Gourmont devient, selon une autre formule vieillotte, un «polygraphe on-

<sup>2</sup> Voir à ce propos la thèse encore inédite de Jacques Portes, *La France, quelques Français et le Canada*, thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle (Université de Paris I, 1974), 431 p.

doyant et divers». On y retrouve abondance de naïvetés du genre: «Des lectures imprudentes avaient fait perdre au jeune Alexis la pratique religieuse sinon la foi», au sujet de l'auteur de *La Démocratie en Amérique*. Sans doute convient-il de chercher à identifier l'appartenance religieuse d'un auteur puisque celle-ci déterminera souvent directement le contenu de son commentaire sur le Canada, mais encore faut-il le faire en termes moins simplistes et de façon systématique.

Le détail insignifiant prend souvent le pas sur l'anecdote révélatrice. Si l'on apprend que Maurice Sand «animait à Nohant un théâtre de marionnettes», il n'est fait nulle part mention de la correspondance échangée entre George Sand et le prince Napoléon sur les corrections à apporter au «récit imprévu et spontané» de son fils<sup>3</sup>. Si Yon semble se formaliser du fait que Plon-Plon ait reçu la visite «des frondeurs plus ou moins voltairiens de l'Institut canadien», il ne fait aucunement allusion à la correspondance échangée entre Hector Fabre et Montalembert et à leurs articles respectifs sur la visite du prince<sup>4</sup>.

Mais ce sont les a priori moraux, religieux et patriotiques qui servent de base au jugement sur plusieurs auteurs qui diminuent peut-être le plus la valeur scientifique de cet ouvrage. Cela est d'autant plus dommage que certaines pages de synthèse, surtout au début de la deuxième partie, sont à la fois pertinentes et éclairantes. Le hiatus est tel entre la large fresque et le portrait particulier qu'il affaiblit considérablement la portée des avancés. La description des motifs qui rendent rapidement la troisième République odieuse aux Canadiens et le Canada de plus en plus étrange aux yeux des Français ne peut être mise en doute. Pourquoi alors n'avoir pas utilisé les divergences idéologiques comme critère de classification: il importe en effet bien plus pour comprendre le contenu de l'un de ces ouvrages de savoir que l'auteur est royaliste et catholique, conservateur ou républicain anticlérical que touriste ou universitaire... Par ailleurs, alors que les auteurs présentant une vision «positive», une image favorable, trouvent tous grâce aux yeux de monsieur Yon, ceux qui montrent un Canada moins idyllique, osent émettre des critiques sur la société, l'économie, la politique et surtout le cléricisme sont rapidement voués aux gémonies et leur témoignage tenu pour nul et non avenu. Il s'agit dans ces cas de «publications plus ou moins déplaisantes, dues à d'obscurs plumitifs» (R. de Marmande et J.-E. Vignes) ou à de «piètres folliculaires» (Stéphane Jusselin). Sans doute ne s'agit-il pas de grands auteurs, mais L. de Cotton, Léon de La Brière, ou Ernest Michel n'ont pas été retenus que nous sachions par Lagarde et Michard et Yon ne les qualifie pas «d'obscurs plumitifs». Certes les auteurs anticléricaux ne font

<sup>3</sup> Voir à ce sujet, Frédéric Masson, «Correspondance inédite entre George Sand et le prince Napoléon», *Revue de Paris*, 4 (1923): 864.

<sup>4</sup> Voir Robert Sylvain, «La visite du prince Napoléon au Canada en 1861», *Mémoires de la Société royale du Canada*, 4<sup>e</sup> série, tome II, 1<sup>ère</sup> section (juin 1964): 105-127.

pas plus abstraction de leurs préjugés dans leurs écrits que les cléricaux mais ils font partie de l'ensemble des auteurs français qui ont écrit sur le Canada et leurs témoignages n'ont pas à être loués ou condamnés: ils existent. Lorsque l'auteur qualifie Diraison-Seylor de « mauvais Français » et l'accuse d'avoir agi « perfidement », il s'éloigne de toute position scientifique: la morale prend la place de l'histoire.

En résumé *Le Canada français vu de France* est une œuvre très utile pour le lecteur qu'il informera sur les très nombreux ouvrages<sup>5</sup> publiés en France à la fin du dix-neuvième siècle sur le Canada, mais il décevra le chercheur par ses faiblesses méthodologiques et son retard sur la recherche actuelle.

*Université d'Ottawa*

SYLVAIN SIMARD